17e ANNÉE (2e SÉRIE). N° 2 10 JANVIER 1895

L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME, MORALE, LITURGIE, DROIT CANON, ÉCRITURE SAINTE, PATROLOGIE,
HISTOIRE SACRÉE. — LÉGISLATION CIVILE-ECCLÉSIASTIQUE. — PASTORALE, PRÉDICATION,
CATÉCHISMES. — BIBLIOGRAPHIE

DIRECTEUR : A. DENIS, Chanoine, ancien secrétaire général de l'Evêché de Langres | RÉDACTEUR EN CHEF : F. PERRIOT, Ancien supérieur du Grand-Séminaire de Langres

Paraît à Langres, tous les jeudis

L'abonnement, pour tout l'univers, est de 15 fr. avec le Supplément : L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL
de 10 fr. sans le Supplément.

Toutes les lettres doivent être adressées à M. le chanoine DENIS, directeur de l'*Ami du Clergé*,
Maison Saint-Pierre, rue Sainte-Barbe, à Langres (Haute-Marne).

QUESTIONS
de science ecclésiastique

CONSULTATIONS DIVERSES

Q. — Vous nous avez vivement intéressés, au commencement de l'année 1894, avec votre étude sur le *Taine allemand*, sur Janssen. Pourquoi ne nous parleriez-vous pas aussi du Taine français? Il a été tellement discuté, son œuvre semble tellement multiple, et a soulevé tant de tempêtes, tour à tour, chez les catholiques et chez les ennemis de l'Eglise, que nous serions bien aise d'avoir une vue d'ensemble, et votre appréciation, toujours si claire, si mesurée, si motivée, sur sa personne même, sur son œuvre, sur son influence ?

§ 1. *Dualisme : l'œuvre et l'homme*

Taine est né en 1828 et mort en 1893. Son influence remplit la seconde moitié du siècle, et la génération cultivée de ce temps n'en a pas subi de plus profonde, ni de plus intense, ni de plus efficace. Il a été le philosophe et le théoricien du mouvement réaliste et scientifique qui a succédé en France au mouvement romantique et éclectique. Mais, comme il arrive toujours, la foule inintelligente laissait de côté ce qu'il y a de vraiment scientifique dans son œuvre, pour n'en retenir que le goût d'un exclusif et étroit matérialisme. Le matérialisme a trouvé en Taine son interprète le plus clair, le plus sonore, le plus à la portée de tous. Nul n'a fait plus que lui pour vider de l'idée de Dieu et de l'idée de l'âme la conscience contemporaine. Nul plus que lui n'a contribué à répandre le culte du « document », la superstition du fait, l'horreur des principes et des idées générales. De lui se réclame le réalisme scientifique ou pseudo-scientifique sous toutes les formes qu'il a prises, en philosophie, en histoire, en peinture, en poésie, dans le roman...

Si l'œuvre a été néfaste, au moins dans ses conséquences immédiates, il faut bien reconnaître, d'autre part, que l'homme n'a jamais excité l'espèce de répulsion qui s'attache à d'autres grands malfaiteurs littéraires, à Renan par exemple. Tout au contraire. C'est que personne n'a jamais mis en doute sa sincérité. Taine n'a jamais eu en vue autre chose que la vérité. Toute sa vie il l'a poursuivie avec une infatigable ardeur. Elle a été sa seule passion. Même quand il passe à côté, on sent qu'il la cherche, et qu'il ne cherche qu'elle, dans l'angoisse souvent. Et c'est ce qui donne à sa vie un caractère si grave, si lumineux, si attirant. Tout en lui est droit et franc. Il était sincère dans son cœur, dans son esprit, dans son travail, dans sa parole. Il était comme pénétré et revêtu de sincérité. C'était vraiment là, pour emprunter son langage, sa vertu maîtresse.

A celle-là devaient s'en ajouter beaucoup d'autres, s'il est vrai qu'il suffit d'une vertu, quand elle est parfaite, pour rendre toute une âme vertueuse. Sa vie privée est un modèle de dignité, toute simple et tout unie, illuminée seulement par les joies de la famille, de l'amitié, de la science. C'était une âme charmante d'enfant, avec le sérieux, la simplicité, la candeur de l'enfance ; et c'est au sérieux, à la simplicité, à la candeur de ses regards naïvement ouverts sur le monde, qu'il doit précisément la puissance d'impression et d'expression qui est son originalité propre et la marque de son génie. Il ne connaissait pas la défiance ; il croyait tout : incapable lui-même du plus léger mensonge, il tenait pour importante et pour vraie toute parole tombée d'une bouche humaine. Et c'est peut-être cette belle crédulité qui l'a égaré dans l'appréciation de quelques documents historiques. « Dans les yeux de ce vieillard qui avait tout lu, tout su par les livres, on surprenait parfois, écrit M. de Vogüé, le regard divin de l'enfant, l'étonnement incrédule qu'ils ont, ces petits, devant la vie réelle, le mal, l'ironie. Je n'ai vu chez aucun homme, au même degré, la noblesse des sentiments, les égards délicats pour toute créature humaine, la crainte d'en contrister une, de blesser une foi respectable. » Il répétait souvent : « Je n'aurais dû écrire sur la philosophie qu'en latin, pour les initiés ; on risque trop de faire du mal aux autres. »

Il était modeste, comme tous les hommes supérieurs. On ne surprenait pas en lui trace de pose,

ni d'affectation, ni de hauteur. Il avait le don de ne pas faire sentir sa supériorité, de mettre à l'aise ses plus humbles interlocuteurs. Nul n'était plus accueillant quand il croyait pouvoir soit donner un conseil, soit recevoir un avis. Nul aussi n'était plus fermé à la banale curiosité du monde. Il avait horreur de tout ce qui ressemble au bruit, à la réclame. Il répugnait à se laisser photographier. Il détestait l'interview. Un jour, voyant entrer chez lui un journaliste questionneur, de sa voix douce, avec sa politesse ordinaire, il se borna à lui répondre : « Je me lève à six heures du matin, je mets mes pantoufles, le papier de ma chambre a de petites fleurs, mon bureau est couvert de livres... J'ai bien l'honneur de vous saluer. » En un temps où les illustres s'exhibent tout nus et se font crier aux enchères sur la place publique, poursuit M. de Vogüé, Taine gardait une pudeur de vierge pour sa vie privée, il défendait son foyer contre les plus innocentes curiosités.

« Je viens, écrivait encore M. de Vogüé au lendemain même de la mort de Taine, je viens de m'agenouiller devant le lit mortuaire d'un saint. Si les mots, sous leurs emplois transitoires, gardent un sens intime et durable, si le plus beau titre qu'aient inventé les hommes se justifie surtout par l'abnégation des choses terrestres, par le don de toute une vie aux vérités éternelles et par la pratique du bien, — nul n'a mérité ce titre mieux que ce bénédictin égaré dans notre âge, où il semblait un moine en peine de son couvent. »

Sans doute il faut faire la part de l'exagération dans les pieuses effusions du sentimental académicien qui, du reste, est presque l'un des nôtres par la foi. Mais tous ceux qui ont approché Taine, spiritualistes ou matérialistes, catholiques ou libres-penseurs, tous sont unanimes dans l'hommage rendu à la beauté morale de sa vie.

Jamais peut-être on ne vit pareil écart entre les vertus de l'homme et la monstruosité de la doctrine. Jamais on ne constata pareil dualisme entre le logicien implacablement fermé à toute considération morale et les délicatesses d'une conscience ouverte à tous les nobles sentiments. Il fallait, pour réaliser ce prodige, l'effrayante puissance d'imagination abstractive dont disposait Taine. En Taine, ni l'œuvre ne s'éclaire par l'homme, ni l'homme par l'œuvre. D'autres philosophes, les grands, les complets, vont à la vérité avec toute leur âme; lui se cantonnait dans sa logique et imposait silence aux aspirations de son âme. C'est là l'erreur fondamentale de sa vie; c'est la faute originelle qui a vicié tous ses travaux. Lui-même, dans son premier ouvrage : *Les Philosophes français au* XIX^e^ *siècle,* nous a exposé cette scission radicale, violente, qu'il opérait au fond de son être :

« Je fais deux parts de moi-même. L'homme ordinaire, qui mange, qui boit, qui fait ses affaires, qui évite d'être nuisible et qui tâche d'être utile : je laisse cet homme à la porte; qu'il ait des opinions, une conduite, des chapeaux et des gants comme le public, cela regarde le public. L'autre homme, à qui je permets l'accès de la philosophie, ne sait pas que ce public existe. Qu'on puisse tirer de la vérité des effets utiles, il ne l'a jamais soupçonné. A vrai dire, ce n'est pas un homme; c'est un instrument doué de la faculté de voir, d'analyser et de raisonner. Quand j'entre dans la philosophie, je suis cet homme... — Mais vous êtes marié? lui dit Reid. — Moi? point du tout. Bon pour l'animal extérieur et que j'ai mis à la porte. — Mais, lui dit M. Royer-Collard, vous établissez la Révolution dans l'esprit des Français? — Je n'en sais rien. Est-ce qu'il y a des Français?... » Et il continue son travail, notant, décomposant, comparant, tirant les conséquences pendues au bout de ses syllogismes, curieux de savoir ce que du fond du puits il ramène à la lumière, mais indifférent sur la prise.

§ 2. *La famille et les premières études.* *1828-1848*

Un tel homme a dû nécessairement se faire une vie fort calme, à l'écart, toute « livresque. »

Hippolyte Taine naquit à Vouziers, dans les Ardennes, le 21 avril 1828. On a essayé des rapprochements entre son tempérament intellectuel et la nature du sol qui l'a vu naître, entre ce puissant et vaste paysage des forêts Ardennaises et le talent d'un écrivain où l'on trouve « des masses un peu fortes, des suites un peu compactes et continues, où l'éclat et la magnificence même n'épargnent pas la fatigue. » De tels rapprochements, malgré l'autorité de Taine, qui les a érigés en système, sont volontiers factices ou puérils; ils deviennent absolument ridicules quand il s'agit d'une nature aussi exceptionnelle que celle de Taine, aussi consciente, aussi réfléchie, où il est si difficile de séparer les mérites intellectuels du penseur et de l'écrivain des vertus personnelles de l'homme.

Son milieu de famille fut simple, moral, affectueux, d'une culture modeste et saine. Son grand-père avait été sous-préfet à Rocroi, en 1814-1815, sous la première Restauration. Son père, M. Jean-Baptiste Taine, était avoué à Vouziers; il dirigea les premières études de son fils, qui suivait en même temps les cours d'une petite école tenue par un M. Pierson. Tel était déjà le sérieux du petit Taine, qu'à dix ans, il se vit chargé, pendant quelques jours, de suppléer M. Pierson indisposé. En 1839, le père étant tombé gravement malade, l'enfant fut placé dans une pension ecclésiastique de Rethel. Il n'y resta que dix-huit mois. M. Jean-Baptiste Taine mourut en 1840. Sa veuve restait avec deux filles et son fils, et une modeste fortune.

L'enfant fut envoyé à Paris, au printemps de 1841, et entra comme interne à l'institution Mathé, dont les élèves suivaient les cours du collège Bourbon. Mais l'internat n'était pas fait pour lui. Ne l'a-t-il pas qualifié, dans une des dernières

pages qu'il ait écrites, de « régime anti-social et anti-naturel », où le collégien, privé de toute initiative, « vit comme un cheval attelé entre les deux brancards de sa charrette ? » Il était de santé délicate, il avait besoin d'indépendance : sa mère vint s'établir à Paris (1842) et le prit chez elle. Il continua de suivre les cours du collège Bourbon ; mais chaque jour il retrouvait sa mère, « l'unique amie qui occupait la première place dans son cœur » ; chaque jour il se reposait, dans l'intimité du foyer domestique, d'un travail dès lors acharné. Il s'y reposait surtout des froissements quotidiens de la vie, auxquels sa nature nerveuse à l'excès le rendait si sensible. Taine a toujours été un homme d'intimité. Ses livres, sa famille, ses amis, il ne voulait rien de plus. Et c'est peut-être aux bienfaisantes influences féminines du foyer maternel d'abord, du foyer conjugal ensuite, que nous devons ce qui se mêle de grâce attendrie et poétique, de profonde humanité, aux rigides déductions de ce terrible dialecticien.

Malheureusement, de préoccupations religieuses, nulle trace. Taine semble avoir été, dès le collège, ce qu'il est resté toute sa vie, travailleur obstiné, courbé sur ses livres, sans échappée vers un autre monde. Chaque année, à l'époque du concours général, il fallait lui mettre des sangsues à la tête pour éviter le danger d'une congestion cérébrale. On raconte qu'il ne s'accordait que vingt minutes de repos et de jeu après la classe du soir, et une heure de piano après dîner. Il a toujours adoré la musique. Plus tard, élève de l'Ecole normale, il passait ses matinées du dimanche à jouer Beethoven. Il admirait surtout les *sonates*, où il retrouvait cette puissance de construction qui, à ses yeux, était la marque suprême du génie : « C'est beau comme un syllogisme », s'écriait-il dans son enthousiasme.

Inutile de dire que ses succès furent brillants, au collège d'abord, au concours général ensuite. Il était tout désigné pour l'Ecole normale. Il y fut reçu en 1848, le premier de sa promotion.

§ 3. *L'Ecole normale supérieure : 1848-1851*

Taine, raconte M. Sarcey, arrivait à l'école « précédé d'une de ces réputations merveilleuses que se font entre eux les jeunes gens qui distribuent la gloire, sans compter, à pleines mains. Il avait eu l'année précédente le prix d'honneur de rhétorique. About avait remporté l'année suivante, en 1848, celui de philosophie. C'étaient là deux grands rivaux. Taine avait, au concours pour l'entrée à l'Ecole, battu About d'une longueur ; il était le premier de sa promotion, le cacique, comme nous disions en ce temps-là... Taine était entré le premier ; il resta le premier durant nos trois années, de l'aveu de tous ses camarades... About l'avait surnommé *le grand bûcheron*... Il s'intéressait à tout, il s'occupait de tout, toujours avec une obstination réfléchie... Il visait l'agrégation de philosophie ; mais il cultivait en même temps les mathématiques, la physique, les sciences naturelles, l'histoire, les langues vivantes, la musique, le dessin. Je ne sais pas, en vérité, ce qu'il ignorait. C'était une encyclopédie vivante ; et ce qu'il y avait de plus merveilleux chez lui, c'est que cet amas prodigieux de connaissances qu'il enfournait d'un mouvement continu dans son esprit toujours ouvert, s'y organisait sans peine, s'y rangeait dans un ordre si méthodique qu'au premier appel de sa mémoire chacune sortait de sa case et se répandait ou sur le papier ou dans la conversation. Nous restions éblouis, confondus de cette universalité. C'était un des mots familiers d'About, quand nous avions besoin d'un renseignement : *Allons feuilleter le grand bûcheron*. Le grand bûcheron, dérangé de son travail, nous souriait doucement, et d'un geste familier, raffermissant ses lunettes sur son nez, se mettait à causer sur le sujet dont on venait l'entretenir. »

L'Ecole normale a toujours passé, depuis sa fondation, pour le foyer le plus intense de la haute culture intellectuelle en France. Jamais elle ne mérita mieux ce renom que dans les glorieuses années qu'y passa Taine. La promotion de 1848, où Taine fut reçu premier, était très brillante, la plus brillante dont les annales de l'Ecole aient gardé le souvenir. Celle de 1849 allait envoyer Prévost-Paradol ; celle de 1847 avait donné J.-J. Weiss et Aubé. Taine passa là trois ans dans le commerce d'esprits extrêmement laborieux et distingués, dont beaucoup devaient se faire un nom, à divers titres : About, Sarcey, Paul Albert, Gust. Merlet, Suckau, Libert, Ordinaire, Chassang, Challemel-Lacour, Assolant, Ferry, Gréard, Gaucher, Lenient, Tournier, etc. Taine trouvait là aussi, parmi ses camarades, des chrétiens convaincus, des jeunes gens qui sont devenus Monseigneur Perraud, l'évêque d'Autun, le savant jésuite P. Joubert, le P. Cambier, vaillant missionnaire (mort martyr en Chine en 1866), le P. Doussot, chartreux, M. Heinrich (mort doyen de la Faculté des Lettres de Lyon), M. Léotard (actuellement doyen de la Faculté catholique des Lettres de Lyon également), M. Charaux, professeur à la Faculté des Lettres de Grenoble, etc.

Tout ce jeune monde vivait sur le pied d'amitié. Les dissidences religieuses ne troublaient pas l'harmonie. On conférait, on discutait, on prenait parti pour ou contre Bossuet, pour ou contre Voltaire. On s'injuriait, on ne se détestait pas ; et le soir, pour se reposer des luttes de la journée, il arrivait que l'on dansait tous ensemble, au son de la flûte. On apportait dans la discussion tout l'entrain et l'enthousiasme de la jeunesse, mais aussi cette légèreté vive qui dissipe les aigreurs. Les normaliens catholiques ne sont pas ceux qui ont gardé le moins bon souvenir de l'Ecole. M. Heinrich n'en parlait qu'avec émotion. Monseigneur Perraud se fait un bonheur d'assister à la réunion amicale des anciens élèves. On était aux années tumultueuses de la seconde Répu-

blique ; le vent était à la liberté, et on en profitait. Les maîtres, suivant le précepte de Montaigne, laissaient trotter devant eux, bride abattue, toutes ces intelligences en éveil. Les plus hautes questions de politique ou de sociologie s'agitaient à l'Ecole. La promotion Taine y entrait en pleine agitation révolutionnaire, au lendemain des journées de juin, au moment de la retraite de Pie IX à Gaëte, à la veille de l'élection présidentielle. Que de sujets d'émotion ! L'inexpérience, les naïfs enthousiasmes et les généreuses illusions de la jeunesse, les souvenirs classiques, tout les inclinait vers cette république naissante qui promettait de réparer tant d'injustices. Tous les soirs, à la récréation, on réformait l'Eglise et l'Etat, on déplaçait l'axe du monde, on renouvelait la science, on ouvrait des horizons inconnus aux regards des générations étonnées. Avec Montalembert, Lacordaire, Ozanam, on s'écriait qu'il ne fallait au catholicisme qu'une place au soleil et le régime du droit commun... C'était le moment des belles utopies, et l'on s'y lançait avec l'étourderie de la jeunesse qui ne soupçonne aucune difficulté et ne s'inquiète d'aucun obstacle.

Taine pourtant, qui fut toujours un silencieux, restait froid devant toutes ces effervescences juvéniles. Les exaltations passagères de ses amis ne lui inspiraient, au fond, que répulsion. Non que ce fût mépris, de sa part, ou hauteur. Nul n'était, au contraire, plus serviable, plus docile à se laisser *feuilleter*. Mais déjà l'esprit positiviste le tenait. Il entendait bien ne rien devoir à l'imagination ni au sentiment. Tout ce qui n'était pas document, était pour lui non avenu. Il compilait, entassait, emmagasinait les notions. Avec sa prodigieuse facilité, il expédiait en une quinzaine tous les travaux du trimestre et fournissait encore d'idées, de plans, ses camarades moins bien munis. Le reste du temps était pour ses études personnelles. A vingt-trois ans, il avait lu, analysé toute la bibliothèque historique, philosophique, patrologique de l'Ecole normale, et une bonne partie de sa bibliothèque littéraire. Il avait épinglé sur fiches quelques millions déjà de faits significatifs. Il continua; toute sa vie, il ne fit autre chose que continuer. Tout cela, évidemment, était lu trop vite, mal digéré ; tout cela donnait lieu à des conclusions hâtives, comme le remarquait dès lors M. Vacherot, directeur des études à l'Ecole, dans une note très intéressante : « L'élève le plus laborieux, le plus distingué que j'aie connu à l'Ecole. Instruction prodigieuse pour son âge... Esprit remarquable par la *rapidité* de conception, la finesse, la subtilité, la force de pensée. Seulement comprend, conçoit, juge et formule *trop vite*. Aime trop les formules et les définitions auxquelles il *sacrifie trop souvent la réalité*, sans s'en douter il est vrai, car il est d'une parfaite sincérité... Avec une grande douceur de caractère et des formes très aimables, une fermeté d'esprit indomptable, au point que *personne n'exerce d'influence sur sa pensée*. Du reste, il n'est pas de ce monde. La devise de Spinoza sera la sienne : *Vivre pour penser*. Conduite, tenue excellente. Quant à la moralité, je crois cette nature d'élite et d'exception étrangère à toute autre passion qu'à celle du vrai. Elle a ceci de propre qu'elle est à l'abri même de la tentation... »

M. Vacherot avait, dans ces lignes, résumé d'avance la carrière de Taine penseur, de Taine qui *n'est pas de ce monde* et qui se figurera trop souvent les choses de ce monde sous un aspect incomplet ou factice, de Taine qui *aime trop les formules et les définitions et leur sacrifie la réalité*, de Taine reconstruisant *a priori* la réalité, ramenant violemment à une formule simple un système, une époque, un caractère, ramassant toute la série de ses expériences en quelques lois très simples, lois initiales, lois génératrices des organismes complexes et vivants, puis résumant ces quelques lois générales, « jusqu'à ce qu'enfin, devait-il dire plus tard, la nature, considérée dans son fond subsistant, apparaisse à nos conjectures comme une pure loi abstraite, qui, se développant en lois subordonnées, aboutit sur tous les points de l'étendue et de la durée à l'éclosion incessante des individus et au flux inépuisable des événements... »

Taine, qui travaillait à l'Ecole pour se faire un système du monde, avait déjà son système tout fait, à son insu peut-être. Dès les bancs du collège, il faisait ses délices de Kant et de Spinoza, et effrayait son professeur de philosophie, M. Bénard, par sa conception des choses, toute pénétrée de déterminisme spinoziste. Son esprit semblait dès lors absolument vide de toute préoccupation religieuse ou spiritualiste. Religion et spiritualisme ne l'intéressaient que comme sujets d'étude, comme phénomènes curieux de la machine humaine. Tout l'univers se ramenait pour lui à une série de phénomènes se succédant, s'engendrant avec la précision des lois mathématiques. Un de ses condisciples (M. Heinrich), rappelle le singulier effet qu'il produisit, dès la première année d'études, à l'Ecole, en demandant de sa voix frêle, mais nette et brève, au beau milieu d'une discussion sur les rapports de l'âme et du corps, si le meilleur moyen de simplifier cette question embrouillée ne serait pas de considérer l'âme et le corps comme deux manifestations d'une même substance. Déjà l'individu lui apparaissait comme la résultante fort complexe des divers éléments qui s'agrègent pour le former, et il ne voyait nullement la nécessité, pour expliquer la personnalité humaine, de faire intervenir une substance immatérielle distincte de nos organes. Par conséquent, pas de liberté morale. Demander à des éléments, dont les combinaisons nécessaires prédisposent fatalement au vice, d'engendrer la vertu, serait demander à un rosier de porter des tulipes. S'il n'avait pas encore écrit la fameuse phrase : *Le vice et la vertu sont des produits comme le vitriol et le sucre*, il la couvait en quelque sorte dans sa pensée, dit M. Heinrich, et en avait peut-être déjà

trouvé la formule. Ne croyant pas à la liberté, il n'avait nul désir d'influencer celle des autres. Il ne fit jamais de prosélytisme. Parlant un jour d'un de ses camarades les plus profondément attachés à la doctrine et à la piété chrétiennes, il disait simplement : « B... est fait pour être catholique, comme je suis fait pour ne l'être pas. »

N'y avait-il donc pas de maîtres, à l'Ecole normale, pour discipliner, diriger ces jeunes intelligences ? — Hélas ! oui, mais quels maîtres, surtout en philosophie ! Si l'Ecole brilla d'un si vif éclat alors, ce fut par les élèves beaucoup plus que par les maîtres. Un seul, dans la section de philosophie, eut été à même d'exercer une réelle influence : c'était M. Vacherot, le directeur des études. Mais il n'enseignait pas ; et, du reste, on sait trop quel abîme le sépare de la vérité intégrale ! Du moins il a toujours été un esprit d'une grande portée ; toujours on a rendu hommage à sa loyale intelligence et à son noble cœur. « C'est un de ces hommes, dit M. Heinrich, trop rares aujourd'hui, chez lesquels la dignité du caractère, la pureté des intentions, l'austérité de la vie, corrigent dans la pratique les écarts de la pensée et inspirent le respect même aux adversaires. C'est un de ces hommes qu'on ne suit pas quand on a le bonheur d'être chrétien, mais vers lesquels on se retourne volontiers, comme pour expérimenter jusqu'où peuvent s'élever les vertus purement humaines, et pour en admirer en eux une impulsion native vers le bien dont la plupart des âmes, en dehors des secours de la foi, sont absolument incapables. Stoïcien égaré dans notre temps, Stoïcien au sens rigoureux du mot, associant, comme les desciples de Zénon, une métaphysique panthéiste et bizarre à une morale élevée, passant au milieu des systèmes comme il a passé, à l'Assemblée nationale, au milieu des partis, sans aucune influence, parce qu'en nos temps de trouble et de confusion, sa nature honnête repousse les exagérations, flétrit les bassesses et a horreur des intrigues. »

En dehors de M. Vacherot et de « ce bonhomme de père Gérusez » (comme dit M. Sarcey), qui laissait faire et se contentait d'assister, l'œil mi-clos, aux conférences des jeunes gens, les maîtres de l'Ecole jouissaient, en général, d'une impopularité rare, — et la méritaient. Leurs leçons se débattaient dans un vide absolu d'idées philosophiques. C'était M. Jules Simon, que la Révolution arrachait, en ce moment-là même, à l'enseignement, et qui laissait la réputation d'un charmant causeur, d'un professeur disert, et d'un philosophe creux, sans conviction, sans conclusions : « avec de tels dons, on réussit presque toujours, mais on ne fonde jamais rien, pas plus une école de philosophie qu'une république. » C'était M. Waddington-Kastus, protestant zélé et convaincu, âme élevée, esprit droit, mais philosophe écossais dans toute la force du terme, ayant le tort irrémissible de s'enfermer dans de minutieuses analyses de psychologie et de logique, méthodique, judicieux, mais d'une sagesse désespérante à force d'être irréprochable, ne soupçonnant rien du travail qui commençait sourdement et poussait ses ravages dans les jeunes générations. C'était enfin M. Saisset, avec un cours d'histoire de la philosophie, l'homme aux leçons érudites, parfaitement préparées et correctes, qui était, dans l'ordre intellectuel, l'image fort exacte de sa petite personne physique, étirée et proprette. Là, moins de doctrine encore qu'ailleurs ; des systèmes résumés, analysés ; des courants sensualistes, dualistes, panthéistes, mystiques, s'engendrant les uns les autres, par répulsion plus que par sympathie, etc. C'était l'homme aux courants. Ses courants avaient fini par devenir légendaires, et on l'y laissait parfaitement s'y noyer tout seul.

Combien tout cela dut sembler vain et mesquin à Taine ! Et ici peut-être touchons-nous du doigt l'une des causes de l'incrédulité de Taine. Il n'a connu ni la vérité spiritualiste ni la vérité chrétienne. Nous ne trouvons pas trace qu'une influence religieuse se soit exercée sur lui au Collège ou à l'Ecole. L'abbé Gratry, aumônier de l'Ecole, peut-être par respect exagéré de la liberté des consciences, ne semble pas avoir pris, alors, tout l'ascendant qu'on eût pu attendre de lui. Taine n'a pas connu le christianisme ; et, ne l'ayant pas connu, il l'a dédaigné, il l'a méprisé, il l'a mis sur le même pied que la multitude infinie des religions ou sectes écloses sur la surface de ce pauvre monde depuis la chute originelle. Si quelqu'un le lui eût montré dans la splendeur de son intégrité doctrinale, son âme en eût-elle été frappée? C'est un de ces mystères dont Dieu se réserve le secret. Toutefois on ne peut se défendre de quelque espérance, quand on songe aux sympathies qui s'éveillaient, à la fin de sa vie, dans son esprit mieux informé, quand on songe avec quelle courageuse franchise, avec quelle décision il ouvrit alors son âme au respect, à l'admiration même, pour les grandes choses que la foi a produites et produit encore dans les vies humaines qu'elle inspire et dans les sociétés où elle règne. Quant aux demi-certitudes du spiritualisme éclectique, qu'étaient-elles en ce temps-là ? Que devenaient-elles surtout en passant par les lèvres d'un Saisset ou même d'un Jules Simon ? Valaient-elles la peine d'arrêter un instant un esprit trempé comme celui de Taine, un esprit épris de certitude mathématique, de rigueur logique, de notions claires, précises, positives ?

Aussi Taine sortit-il de l'Ecole normale avec des convictions matérialistes, positivistes, très nettement arrêtées, dans un parfait dédain des choses invisibles, et plus spécialement des choses divines. Et il faut bien reconnaître la vérité de ce portrait tracé au lendemain de sa mort par une plume amie (Emile Faguet, *Revue bleue*, 11 mars 1893) : « Taine, à vingt-cinq ans, était un positiviste pur, *un positiviste sans mysticisme*, ce qui est excessivement rare en France. Notre race est idéaliste, foncièrement, et beaucoup plus qu'elle ne le

croit, parce qu'elle a de l'imagination, et beaucoup plus d'imagination aussi qu'elle ne le croit ou qu'on ne le croit. Elle personnifie des abstractions avec bonheur. Quand elle devient positiviste, elle croit à la science comme à une déesse protectrice, féconde et bienfaisante qui fera des miracles pour elle, ou elle croit à l'humanité comme à une personne sacrée et divine, mère, et puis fille du progrès, et ensuite à la fois fille et mère du progrès, et cela fait toute une mythologie; et elle écrit Science, Humanité et Progrès avec des majuscules. Notre XIX^e siècle est plein de ces majuscules et de cette théologie. Voilà ce qu'on peut appeler le mysticisme positiviste. — Taine était *positiviste tout simplement*. Il ne croyait qu'aux faits et à quelques petites lois très humbles, auxquelles une patiente, méthodique, minutieuse, héréditaire et séculaire observation des faits pouvait conduire. Les hommes sont une fourmilière, et les grands mouvements du monde qui nous entoure sont des éléphants. Avec de bons télescopes, une connaissance vague des éléphants, et avec une observation intense, quelques indications sur les chemins ordinairement suivis par les éléphants et leur façon de marcher, voilà tout ce qui est permis aux plus intelligentes d'entre les fourmis. Taine ne voyait rien et se refusait de rien voir au delà. — C'est qu'il n'était pas Français. Il était Anglais. Sa race spirituelle était là, entre Stuart Mill et Spencer... L'amour du fait et le culte de la science, culte *sans foi*, sans la moindre croyance à l'infaillibilité de la science et à la puissance qu'elle aurait de régénérer et de diviniser l'homme, c'était toute la conscience intellectuelle de Taine. — Personne ne fut moins religieux. Il se serait, par conscience, interdit de l'être, comme une concession à l'imagination, au sentiment, à *ce qui n'est pas prouvé*, c'est-à-dire à des choses fort belles, et il l'a dit, mais qui ne sont pas du domaine de la pensée. L'homme ne doit dire que ce dont il est sûr. Il n'est sûr que du fait qu'il voit, et, par une induction qui doit être très surveillée, de la loi constituée par la répétition mille fois répétée de plusieurs faits allant toujours ensemble. Voilà tout ce à quoi peut s'appliquer l'affirmation. Le reste est une admirable poésie. »

§ 4. *La sortie de l'Ecole. Le moment. 1851*

Aussi bien, l'heure n'était pas aux envolées poétiques, au culte de l'idéal. Etranges années que celles-là, qui se sont écoulées autour de 1850, années douloureuses, qui ont consommé la banqueroute des magnifiques espérances de la première moitié du siècle! Trente ans auparavant, sous l'influence des luttes formidables de la tragédie révolutionnaire, sous le prestige de l'épopée impériale, une génération avait grandi, toute pénétrée du concert héroïque de la vie, éprise d'idéal, nourrie de rêves démesurés et grandioses. On avait vu, du sépulcre des siècles défunts, surgir un monde nouveau, jeune, resplendissant et sublime; sur les ruines d'une Europe écroulée s'élever une autre Europe; un simple lieutenant d'artillerie réaliser les plus extravagantes chimères de l'ambition la plus extravagante par la seule vigueur de son génie et l'énergie de ses soldats. Et l'on s'était mis à vivre d'une vie intense, surexcitée, surchauffée, débordante de foi et d'espérances illimitées. Et, dans une luxuriante efflorescence, on avait vu naître et briller les religions nouvelles (Saint-Simon, Jean Reynaud, Comte), les utopies humanitaires et sociales les plus folles et les plus généreuses (Fourier, P. Leroux, Lamennais aussi, hélas!), les libertés politiques avec l'éclat d'une éloquence jusque-là inconnue à la France (Royer-Collard, de Serre, B. Constant, Berryer, Guizot, Thiers, Montalembert), les naïfs enthousiasmes pour une idée républicaine qui grandissait de tout le prestige de l'inconnu, surtout une poésie d'une splendeur incomparable...

Et puis, tout cela, aux environs de 1850, venait d'aboutir au plus lamentable désenchantement. Le romantisme était mort, impuissant et vaincu, abandonné même de ses fervents. Victor Hugo seul maintenait son pennon qu'il allait bientôt, sur son rocher de Jersey, noyer de bile et de bave. Mais Lamartine ne s'occupait plus que de politique; mais Musset achevait d'éteindre son génie dans le vin et la débauche; mais Théophile Gautier s'appelait lui-même un vieux rimeur abruti par l'abus de la prose, et tournait la roue de son feuilleton avec une mélancolie d'esclave : « Qu'est-ce qu'on va encore nous faire faire? » disait-il plus tard à Th. de Banville, avouant ainsi la secrète douleur de son existence de journaliste malgré lui; mais Vigny s'était retiré dans sa tour d'ivoire. Auguste Barbier était resté muet, après le triomphe de ses *Iambes*. Plus de ces luttes homériques autour des chefs-d'œuvre nouvellement éclos, les *Méditations*, les *Orientales*, *Hernani*; plus rien de cette exaltation spiritualiste qui avait enflammé la jeunesse de la Restauration. Le maître de la *Nuit de Décembre*, Jouffroy, était mort, torturé d'incertitudes et d'angoisses. Le vide de l'éclectisme à la Cousin éclatait à tous les yeux. Les libertés politiques s'affaissaient dans la vulgarité des scandales parlementaires. La Révolution de 1848 découvrait les insuffisances, les absurdités des vingt systèmes de sociologie qui avaient foisonné sous le régime de juillet. L'idéal républicain sombrait dans le sang.

Et, dans cet écroulement de tous les enthousiasmes, dans cet effondrement de toutes les espérances, dans l'universel désarroi d'esprits et de cœurs où Jésus-Christ et son Eglise n'avaient pas trouvé place, la France, abattue, confondue, désemparée, abdiquant tout idéal, toute dignité, toute conscience d'elle-même et de ses grandeurs, se jetait aux bras d'un aventurier. Il fallait, disait plus tard Mgr Pie, il fallait qu'elle eût bien grand besoin d'un Charlemagne, pour le chercher en Napoléon. Absolument dénué de principes et de sens moral, Napoléon allait faire peser sur l'âme

française la plus avilissante machine de compression qu'elle ait jamais subie. Abaisser les âmes dans un nivellement silencieux, implacable, étouffer toute aspiration indépendante, surexciter les égoïsmes et séduire les intérêts, tourner toutes les énergies de la nation vers la poursuite exclusive du bien-être matériel, par l'appât de l'or éblouir les masses et tenter d'éblouir l'Eglise elle-même, voilà l'œuvre du second Empire, à l'intérieur. Jamais le matérialisme pratique n'avait, en France, été à ce point érigé en dogme d'Etat, en *instrumentum regni*.

Or, tandis que cette entrée en scène du second Empire avait pour grand homme politique le duc de Morny, — pour grand auteur dramatique Alexandre Dumas fils qui, aux paladins plus ou moins excentriques, mais toujours chevaleresques, du romantisme, substituait hardiment, sur les tréteaux, ses rudes et brutaux manieurs de réalités, ses « hommes forts, » — pour grands romanciers les frères de Goncourt, les prétentieux de la vulgarité, les hallucinés de la médiocrité, et Gustave Flaubert, l'homme aux puissantes « mangeailles, » au fort « gueuloir, » le père du réalisme, l'observateur écœurant des vies « où il n'arrive rien, » des âmes aplaties, des faits insignifiants, des sentiments niais, des cœurs mesquins et vidés d'idéal : — elle devait trouver son philosophe dans Taine.

Etrange coïncidence ! Taine détesta toujours l'Empire, qui le lui rendit bien ; et nulle philosophie ne servait, mieux que la sienne, les intérêts du régime impérial. Nul, plus que lui, n'activa dans les esprits le travail de matérialisation que le gouvernement poursuivait sur les masses. L'Empire courbait la France devant le fait accompli, et Taine ne croyait qu'aux faits. L'Empire organisait le suffrage universel, et Taine avait la superstition du chiffre. L'Empire décrétait la faillite des rêves socialistes ou libéraux et substituait, au jeu des libertés publiques, les rouages d'une administration mécanique ; et Taine enseignait que l'homme n'est qu'un « automate, » dont les mouvements sont « aussi réglés que ceux du monde matériel. » L'Empire organisait l'instruction publique en vue d'assurer à l'enseignement des sciences un triomphe sur l'enseignement des lettres ; et Taine, devant la banqueroute des autres branches de la culture humaine, était idolâtre de la science. Seule, la science n'avait pas menti à ses dévôts ; elle dépassait les espérances les plus hardies. Fresnel, Ampère, Arago, Magendie, Flourens : que de conquêtes réalisées, assurées à jamais ! Et tout cela en face de la misère de toutes les autres entreprises ! Et tout cela à l'aide d'une méthode unique, invariable : l'Expérience ! Et comment s'établit l'expérience, sinon par la constatation du fait ? Donc gorgeons-nous de faits ; ayons la religion du fait : elle seule suffit et sauve. Rappelez-vous ce personnage de Dickens : « A présent, s'écrie-t-il, ce qu'il me faut, ce sont des faits ; n'enseignez à ces filles et à ces garçons que des faits. On n'a besoin que des faits dans la vie. Ne plantez rien autre chose en eux. Déracinez en eux toute autre chose. Vous ne pourrez former l'esprit d'un animal raisonnable qu'avec des faits... »

Voilà la parole que beaucoup de Français se dirent avec Taine aux environs de 1850. Taine eut, plus qu'aucun autre, conscience de cet état d'âme. Il suivit la tendance de sa génération, mais pour en multiplier l'intensité, la force, l'efficacité. Comme tous les grands hommes, il subit l'influence du moment ; mais comme tous les grands hommes, ce fut pour préciser lui-même, déterminer, créer son moment. Son nom résume et caractérise une bonne partie de l'effort artistique, littéraire, historique, philosophique de la seconde moitié de ce siècle. C'est son esprit que l'on retrouve dans les tableaux de Meissonnier, de Millet, de Bastien-Lepage et de l'école du plein air comme dans le drame bourgeois d'Augier ; — dans la poésie de Leconte de Lisle et de Hérédia, puissamment objective, plastique et nourrie d'érudition, comme dans celle de Sully-Prudhomme, tout imprégnée de science et de philosophie ; — dans les analyses minutieusement précises et fouillées de Paul Bourget comme dans les « documents humains » et les déballages incohérents de Zola ; — dans ces peintures réalistes de la vie familière, vulgaire, triviale ou laide, qui font toute l'originalité de François Coppée, aussi bien que dans ces désespérants personnages de Maupassant, médiocres, égoïstes, brutaux, forts ou rusés selon leur tempérament et leur condition, et, par force ou ruse, tous chassant au plaisir, ménagerie de créatures dégradées, où Taine eût pu reconnaître son « gorille » méchant ou polisson, tel que le peuvent habiller les classes moyennes ou populaires ; — dans cette critique qui, de plus en plus. abandonnait la discussion des œuvres considérées en elles-mêmes, pour s'attacher aux conditions seules des œuvres, aux influences externes, à la biographie, à l'anecdote ; — dans cette multitude de travaux historiques, bourrés de documents, perdus dans la méticuleuse discussion des textes, dans la poussière des menus détails, à mille lieues de ces puissantes résurrections de siècles qu'évoquait sous nos yeux fascinés l'histoire d'avant 1850 ; — dans cette conclusion d'analyses philosophiques qui vont demander aux mathématiques, à la physiologie, à la zoologie, à l'histoire, à tout, excepté à la philosophie elle-même, les fondements d'une psychologie plus rigoureuse, les éléments d'une conception plus rationnelle de l'univers ; — dans cette immense enquête enfin instituée sur l'âme humaine, qui va furetant, s'ingéniant, s'exagérant ici, ailleurs s'affinant, et préoccupée surtout d'exécuter le programme formulé d'un bout à l'autre de ses livres par Taine, à savoir un dénombrement de plus en plus ample et circonstancié des petits faits dont le *moi* humain est composé.

§ 5. — *Le professeur et l'écrivain : philosophie, littérature, histoire*

Nous voilà, sans le vouloir, entraînés à des réflexions sur l'influence de Taine, avant d'avoir parlé de sa vie même et de ses écrits. A essayer d'étreindre un esprit d'une telle extension et d'une puissance aussi colossale, on se sent à chaque instant débordé, envahi, perdu dans l'immensité de tout ce que l'on voudrait dire. Aussi bien, est-ce surtout par l'influence exercée que la mémoire de Taine s'impose à la postérité : de sa vie même, peu de chose est à retenir, et ses écrits, qui ont imprimé une impulsion si forte à tant d'esprits, ne lui survivront sans doute pas.

Taine était entré à l'Ecole normale; c'est dire assez qu'il se destinait à l'enseignement. Malgré bien des déboires, il resta toujours convaincu des services que l'enseignement rend au professeur lui-même en l'obligeant à trouver les voies les plus sûres et les plus directes pour faire pénétrer des idées dans d'autres cerveaux : « Quelle est, écrivait-il à Paradol (5 février 1852), la meilleure position pour s'occuper de littérature et de science? A mon avis, c'est l'Université... C'est une bonne chose pour apprendre que d'enseigner... Si j'ai pris le métier de professeur, c'est parce que j'ai cru que c'était la plus sûre voie pour devenir savant. Les meilleurs livres de notre temps ont eu pour matière première un cours public. »

Sorti de l'Ecole en 1851, il fut refusé à l'agrégation de philosophie. Ses amis rejetèrent alors la responsabilité de son échec sur son concurrent Aubé, le futur et perfide auteur de travaux (condamnés par l'*Index*) sur les persécutions dans les trois premiers siècles de l'Eglise. Le hasard avait désigné Aubé pour « argumenter Taine; » la question était : *Preuves de l'existence de Dieu dans Bossuet*. Le hasard jouait de mauvais tours à Taine. Aubé lui posa certainement des questions malicieuses, d'autres disent traîtresses : « Tu ne peux te figurer, écrivait Prévost-Paradol à Gréard (6 sept. 1851), une attaque plus déloyale, plus lourde, plus lâchement persistante. » Aubé l'aurait pressé de dire son avis sur la valeur des preuves classiques de l'existence de Dieu; l'embarras et finalement le silence de Taine auraient entraîné son échec. La vérité est que Taine se tira fort bien de son argumentation et eut la note maximum, 20, mais que ses juges trouvèrent ses idées absurdes et le déclarèrent peu fait pour réussir dans un concours d'agrégation. Deux ans plus tard, à la soutenance de doctorat, Adolphe Garnier exprima à Taine le regret de retrouver dans sa thèse française les idées qui l'avaient fait échouer à l'agrégation. Au reste, la philosophie était en train de devenir suspecte, et quatre mois après l'échec de Taine, l'agrégation de philosophie était supprimée.

Taine n'était pas au bout de ses peines. On a raconté que, nommé alors suppléant de sixième, au collège de Toulon, il aurait envoyé sa démission au ministre avec ce simple mot : « Pourquoi pas au bagne? » L'anecdote est controversée; elle a du moins l'avantage de résumer, comme presque tous les mots historiques, toute une situation, la situation de nombre d'universitaires suspects au nouveau régime napoléonien. Chargé, à titre provisoire, d'un cours de philosophie à Toulon, Taine (6 octobre) préféra ne pas s'éloigner autant de sa mère et alla à Nevers comme suppléant. Il s'ennuyait un peu de la vie de province, regrettait l'Ecole, et la regretta bien davantage après le coup d'Etat. L'Université fut alors traitée en suspecte; un grand nombre de professeurs étaient révoqués ou démissionnaient. Taine, malgré son horreur pour le coup d'Etat, était pour l'acceptation silencieuse : « Le dernier butor, écrit-il à Paradol (10 janvier 1852), a le droit de disposer de son champ et de sa propriété privée, et pareillement une nation d'imbéciles a le droit de disposer d'elle-même, c'est-à-dire de la propriété publique. Ou niez la souveraineté de la volonté humaine, et toute la nature du droit public, ou obéissez au suffrage universel. » Mais la soumission n'entraînait pas l'approbation. Il refusa, seul de ses collègues de Nevers, de signer une adresse de *reconnaissance* au président. Il fut noté comme révolutionnaire et accusé ensuite d'avoir fait en classe l'éloge de Danton : « Un polisson de seize ans, noble et jésuite, qui l'an dernier était le premier, étant tombé au dessous du dixième, s'amuse à dire que j'ai fait l'éloge de Danton en classe. » (Lettre du 28 mars 1852). Le 29 mars, on l'envoyait faire la rhétorique à Poitiers, avec avertissement sévère du ministre Fortoul. Il eut beau être sage, s'interdire même la lecture des journaux, interdire à ses élèves, par ordre du recteur, la lecture des *Provinciales*, réfuter l'*Ecole des femmes*, etc. (Lettre à Paradol), il restait toujours mal noté. Le 25 septembre 1852, on le nomma suppléant de sixième à Besançon. C'en était trop. Il demanda un congé qui lui fut accordé avec empressement, et qu'on lui renouvela d'année en année jusqu'à la fin de son engagement décennal.

Parmi tant de tribulations, il n'avait cessé de travailler. Le 8 juin 1852, il expédiait à Paris, à ces « inquisiteurs patentés de Sorbonne, » ses thèses de doctorat, « cent cinquante pages de prose française (sur les *Sensations*) et un grand thème latin... Te dire avec quel tour de reins il a fallu piocher pour arracher à mon cerveau ce chardon psychologique, est impossible, écrit-il à Paradol... Les sensations, les conceptions, les représentations, les illusions et tout le bataillon des *on* me danse dans la tête, et je suis ahuri et étourdi comme un chien de chasse après une course de trente-six heures. Mais ce système est bon, et je pense qu'on ne fait jamais si bien une chose que quand, après l'avoir méditée longtemps, on l'écrit sans désemparer. »

Cette thèse des *Sensations* contenait déjà en germe le livre de l'*Intelligence*. Taine, dans sa candeur, se croyait protégé par le règlement du

doctorat qui déclare que la Faculté ne répond pas des opinions des candidats. On le détrompa vite, et dès le 15 juillet, Ad. Garnier lui fit savoir que les conclusions de sa thèse la rendaient inacceptable. Taine mit de côté pour des temps meilleurs les syllogismes qu'il contemplait « dans une clarté éblouissante, » et le 1er août, il avait déjà tracé le plan de sa thèse sur *La Fontaine*. En quelques mois il l'acheva et fut reçut docteur le 30 mai 1853 avec son *Essai sur les Fables de La Fontaine* et sa thèse latine *De Personis platonicis* qui devint ensuite (1855) son délicieux article sur les *Jeunes gens de Platon* (reproduit dans les *Essais de critique et d'histoire*). Cette soutenance de doctorat fut le dernier acte de la vie universitaire de Taine. Il était en congé depuis la fin de 1852. Retiré à Paris, où sa mère ne devait venir le rejoindre qu'un an plus tard, il vivait seul, prenait ses repas dans un restaurant de la rue Saint-Sulpice, fréquenté par des ecclésiastiques, et se mettait avec acharnement aux sciences, aux mathématiques, surtout à la physiologie. Sa vie de savant et d'homme de lettres commençait, la mort seule devait l'interrompre. Elle fut extraordinairement une et silencieuse. Après que nous aurons rappelé ses voyages, qui faisaient comme partie de sa méthode de travail, son mariage en 1868, ses fonctions d'examinateur à Saint-Cyr, qui à dater de 1863 allaient lui faire prendre un premier contact avec les archives provinciales, sa nomination à l'école des Beaux-Arts, où il devait occuper vingt ans (1864-1883) la chaire d'esthétique et d'histoire de l'art, son élection à l'Académie française en 1878, il ne reste plus, dans cette vie, d'autres évènements à signaler que ses nombreux articles de revues et ses livres. Si ceux-ci firent scandale, il ne s'en émut pas. Les acclamations comme les anathèmes le laissèrent indifférent. Il disait ce qu'il croyait être la vérité, et c'était tout. Il ne fit pas de polémique ; il avait du reste une foi trop candide dans la puissance de la vérité pour aimer la polémique. Il ne répondit aux attaques que par des œuvres nouvelles.

Comme sa vie, son œuvre est remarquablement une. L'*Intelligence* (1868-1870) en forme le centre et en donne la clef. Tous ses autres écrits n'en sont que des illustrations. A l'école normale, il fixe pour lui-même sa méthode et son système. Au sortir de l'école, il parcourt l'histoire et le monde pour chercher dans des cas particuliers la vérification de cette méthode et de ce système (*La Fontaine*, *Tite-Live*, les articles réunis dans les *Essais*, *Mme de Lafayette*, *Fléchier*, *Racine*, *Platon*, *Xénophon*, *Marc-Aurèle*, *Guizot* et les historiens contemporains, etc.). De 1858 à 1868, il applique son système à de larges généralisations littéraires et artistiques (*Histoire de la littérature anglaise; Philosophie de l'art; Voyage en Italie)*, de 1870 à 1893 à une vaste généralisation historique (*Origines de la France contemporaine :* le volume sur l'*Ancien régime* est de 1875 ; les trois volumes sur la *Révolution*, de 1878, 1881, 1884 ; le premier volume du *Régime moderne*, de 1891 ; le second, laissé inachevé, publié en 1893). Il y a peu d'exemples d'une pensée aussi nettement fidèle à elle-même, aussi nettement formulée dès le début, aussi rigoureusement maintenue jusqu'au bout dans sa ligne inflexible à travers une incessante accumulation de faits, un jaillissement intarissable d'idées et d'images.

Considéré dans ce qu'il a d'essentiel, le système de Taine se ramène à concevoir le *moi* comme constitué par une *série de petits faits* qui sont des *phénomènes de conscience,* et la *nature* comme formée aussi par une série de petits faits qui sont des *phénomènes de mouvement,* les phénomènes de conscience se résolvant du reste en phénomènes de mouvement. « Il n'y a rien de réel dans le *moi,* dit-il, sauf la file des évènements. » Chaque être est « une ligne d'évènements dont rien ne dure que la forme. » Donc, pas plus dans le *moi* que dans les corps, il n'y a de *substance* permanente et cachée qui soutienne les qualités, et qui survive, identique et durable, aux évènements accidentels et passagers. Des fusées de phénomènes caducs qui montent puis s'abîment irréparablement, « un écoulement universel, une succession intarissable de météores qui ne flamboient que pour s'éteindre et se rallumer et s'éteindre encore sans trêve ni fin : tels sont les caractères du monde, » et la nature est « comme une grande aurore boréale » (De l'*Intelligence*, préface). C'est la réapparition de l'antique théorie d'Héraclite sur l'écoulement universel. Donc, pour nous représenter ce *moi* et cette nature, ce sont de petits faits qu'il faut connaître et classer : « de tout petits faits bien choisis, importants, significatifs, amplement circonstanciés et minutieusement notés, voilà aujourd'hui la matière de toute science ; chacun d'eux est un spécimen instructif, une tête de ligne, un exemple saillant, un type net auquel se ramène toute une file de cas analogues : notre grande affaire est de savoir quels sont ces éléments, comment ils naissent, en quelles façons et à quelles conditions ils se combinent, et quels sont les effets constants des combinaisons ainsi formées » *(De l'Intelligence*, préface).

Analysant donc l'esprit humain, il nie l'*idée*, qui pour lui n'est que le nom collectif d'une série d'expériences impossibles. Il part du *langage*, le caractère psychologique sensible qui sépare l'homme de l'animal. Le *mot* est la première réalité psychologique qui s'offre à l'examen. Un *mot* est un signe ; un *signe* est le premier terme d'un couple qui a pour second terme la chose signifiée. La chose signifiée est une *image* ou une série d'images, suivant que le signe est un nom propre ou un nom commun. L'image se réduit à la *sensation,* dont elle n'est que la répétition ou résurrection. La *sensation composée* se décompose en une multitude de *sensations élémentaires*, et la *sensation élémentaire* se réduit à un déplacement de *molécules nerveuses*. *Sensation* et *mouvement intestin des centres nerveux* « ne sont au fond

qu'un même et unique évènement, condamné, par les deux façons dont il est connu, à paraître toujours et irrémédiablement double. » Et ainsi tout l'esprit humain n'est qu' « un flux et un faisceau de sensations et d'impulsions, qui, vus par une autre face, sont aussi un flux et un faisceau de vibrations nerveuses. » Et voilà pourquoi l'homme est intelligent. Et voilà pourquoi votre fille est muette, aurait dit Molière.

Or, les faits ne sont pas isolés dans le monde. Chaque fait est causé et devient cause à son tour. Pour Taine, *fait* et *cause* sont identiques ; et c'est ce qui le distingue des positivistes qui se bornent à constater, à analyser les faits sans prétendre saisir aucun rapport de causalité. Taine, au contraire, au nom de son *déterminisme absolu*, voit dans chaque fait un élément nécessaire d'un groupe de faits de même nature qui le détermine et qui en est la cause. Chaque groupe de faits est à son tour conditionné par un groupe plus général qui est aussi sa cause, et ainsi de suite, de groupe en groupe, tous ces groupes étant solidaires et complémentaires, et chaque partie de chaque groupe nécessitant le reste, et toutes ces parties réunies manifestant par leurs successions et leurs contrastes ce qu'Hegel appelait l'*idée* du groupe et ce que Taine appelle le *Fait dominateur* qui les assemble et les produit. Pour Taine, le déterminisme est la base de tout progrès et de toute critique scientifique ; c'est au déterminisme qu'il faut demander l'explication des faits de l'histoire comme celle des œuvres de l'esprit. Le déterminisme règne dans l'histoire humaine comme dans l'histoire naturelle. L'histoire humaine et l'histoire naturelle subissent les mêmes lois organiques, puisqu'il n'y a aucune différence de nature entre le monde moral et le monde sensible.

Appliquant donc cette théorie à l'œuvre d'art, il prend à la lettre cette expression d'*histoire naturelle des esprits*, qui n'était pas pour Sainte-Beuve beaucoup plus qu'une métaphore ; il y voit la définition même de l'objet de la critique, de son objet actuel. Les œuvres d'art étant des produits nécessaires, une bonne méthode doit en expliquer la formation et les facteurs naturels. Ces facteurs composent deux groupes : l'un personnel et interne, constitué par une cause unique qui est la *faculté maîtresse ;* l'autre collectif, en partie interne, en partie externe, constitué par trois causes qui sont la *race*, le *milieu*, le *moment*. La *Faculté maîtresse*, c'est ce qu'il appelle en histoire le *fait dominateur*. La théorie en est énoncée très clairement dans la préface de l'*Essai sur Tite-Live :* « Les facultés d'un homme, comme les organes d'une plante, dépendent-elles les unes des autres ? Sont-elles mesurées et produites par une loi unique ? Cette loi donnée, peut-on prévoir leur énergie et calculer d'avance leurs bons et leurs mauvais effets ? Peut-on les reconstruire, comme les naturalistes reconstruisent un animal fossile ? Y a-t-il en nous une faculté maîtresse, dont l'action uniforme se communique différemment à nos différents rouages et imprime à notre machine un système nécessaire de mouvements prévus ? J'essaie de répondre oui, et par un exemple. » Et il se met sous le patronage de Spinoza et répète avec lui que « les mouvements de l'automate spirituel qui est notre être sont aussi réglés que ceux du monde matériel où il est compris. » La faculté maîtresse connue adéquatement, tout serait expliqué dans une vie d'homme ou d'écrivain, tout pourrait y être prévu déductivement jusqu'au dernier détail, jusqu'au choix d'un mot. La prévision a lieu dans le cas, par exemple, d'une éclipse, parce que les causes y sont peu nombreuses et faciles à saisir. Si elle n'a pas lieu dans le cas de la page, de la phrase, du mot, c'est que les causes y sont trop multiples, trop entrecroisées. Mais de part et d'autre, avec des données différentes, là physiques, ici phsychologiques, c'est le même problème de mécanique, c'est la même solution, trouvée ou non trouvée, toujours déterminée d'avance. Avec la Faculté maîtresse, agissent les *Facteurs collectifs :* 1° la *race*, « ces dispositions innées et héréditaires que l'homme apporte avec lui à la lumière et qui ordinairement sont jointes à des différences marquées dans le tempérament et dans la structure du corps... On peut à chaque moment considérer le caractère d'un peuple comme le résumé de toutes ses actions et de toutes ses sensations précédentes, c'est-à-dire comme une quantité et comme un poids disproportionné au reste et presque impossible à soulever, puisque chaque minute d'un passé presque infini a contribué à l'alourdir » (préface de la *Littérature anglaise) ;* 2° *milieu :* « L'homme n'est pas seul dans le monde ; sur le pli primitif et permanent viennent s'étaler les plis accidentels et secondaires, et les circonstances physiques et sociales dérangent ou complètent le naturel qui leur est livré. Tantôt le climat a fait son effet... Tantôt les circonstances politiques ont travaillé... Tantôt enfin les conditions sociales ont imprimé leur marque ; » 3° le *moment*, poids du développement antérieur, pression de ce qui est sur ce qui veut être : « Outre l'impulsion permanente et le milieu donné, il y a la *vitesse acquise*. Quand le caractère national et les circonstances environnantes opèrent, ils n'opèrent point sur une table rase, mais sur une table où des empreintes sont déjà marquées. Selon qu'on prend la table à un moment ou à un autre, l'empreinte est différente, et cela suffit pour que l'effet total soit différent. Il en est ici d'un peuple comme d'une plante : la même sève sous la même température et sur le même sol produit, aux divers degrés de son élaboration successive, des formations différentes, bourgeons, fleurs, fruits, semences, en telle façon que la suivante a toujours pour condition la précédente, et naît de sa mort... » *(ibid.)*. Et toute cette théorie est irréfutable, si vous acceptez le principe d'où Taine la déduit, à savoir la négation de la liberté humaine. Si l'homme n'est qu'un « théorème qui marche, » si ces produits moraux qu'on appelle

vice et vertu s'obtiennent au moyen de réactions infaillibles et nécessaires dans leur effet comme ces autres produits qu'on appelle sucre et vitriol, tout est déterminé et prévisible jusqu'au dernier détail dans le développement des littératures et des arts et dans l'œuvre personnelle de chaque artiste, aussi bien que dans le cours des astres et la croissance de chaque plante ; et il ne reste plus qu'à admirer la puissance d'analyse avec laquelle Taine a fait le compte des forces composantes qui déterminent un drame d'Eschyle, une tragédie de Racine ou une page de Saint-Simon.

Mais, si l'œuvre littéraire et l'œuvre d'art s'expliquent par la race, le milieu, le moment, l'explication consiste tout entière dans la solution des trois problèmes d'*histoire* que ces mots indiquent. Taine, de par son système, devait donc être principalement historien, et transformer tous les problèmes de littérature et d'esthétique en problèmes d'histoire. Aussi ses ouvrages, à l'exception de son *Voyage aux Pyrénées* et de son *Intelligence*, sont-ils tous des livres d'histoire. Ils marquent le dernier terme de l'évolution, commencée par Villemain, continuée par Sainte-Beuve, qui a fait de la critique littéraire une des formes de l'histoire. Toutefois il n'aborda directement l'histoire proprement dite que sur la fin de sa vie, dans ce livre des *Origines* qui a le plus contribué à populariser sa renommée. Tout le monde a lu les *Origines ;* beaucoup s'y sont trompés. On a prêté à Taine des intentions, des haines, des préoccupations d'homme de parti. On a même parlé, en ce temps-là, de conversion. Hélas ! au plus fort de ses travaux sur la Révolution, Taine signalait les romans de Voltaire, à propos d'une édition nouvelle, comme un excellent résumé de ce qu'un homme éclairé doit penser ou croire. Quand on en est à recommander semblable bréviaire, on a incontestablement du temps devant soi pour se choisir un confesseur. Taine ne faisait qu'appliquer à la Révolution la méthode qui l'avait guidé toute sa vie. Il avait toujours eu le désir d'étudier l'époque contemporaine : « En 1849, ayant vingt-un ans, j'étais électeur et fort embarrassé... On me proposait d'être royaliste ou républicain, démocrate ou conservateur, socialiste ou bonapartiste. Je n'étais rien de tout cela, ni même rien du tout, et parfois j'enviais tant de gens convaincus qui avaient le bonheur d'être quelque chose. » Et le philosophe espérait bien trouver son compte dans l'étude de l'époque révolutionnaire : il savait qu'aux moments de trouble le carnassier primitif, très recouvert dans les époques paisibles, se découvre et se retrouve, et se prouve. Cette preuve, il l'a étalée avec bonheur. Avec un bonheur tout philosophique, un bonheur de logicien, non de passionné. Il ne nous disait pas : « Ah ! les brigands ! » raconte un de ses familiers, M. Emile Faguet, mais : « Eh bien ! j'ai toujours soutenu qu'il était gorille ! Est-il gorille, oui ou non ? J'apporte les faits. Vous voyez bien qu'il est gorille ! » Et, tranquillement, il poursuivait son enquête de naturaliste : « Ancien Régime, Révolution, Régime nouveau, je vais tâcher de décrire ces trois états avec exactitude. J'ose déclarer ici que je n'ai point d'autre but : on permettra à un historien d'agir en naturaliste ; j'étais devant mon sujet comme devant la métamorphose d'un insecte... A la fin du siècle dernier, pareille à un insecte qui mue, la France subit une métamorphose. Son ancienne organisation se dissout ; elle en déchire elle-même les plus précieux tissus et tombe en des convulsions qui semblent mortelles... » Et dans le dernier volume qu'il ait publié lui-même (t. V des *Origines)*, il affirmait de nouveau la persistance de son point de vue et l'invariabilité de sa méthode : « Les naturalistes ont remarqué que les divers organes d'un animal dépendent les uns des autres, que, par exemple, les dents, l'estomac, les pieds, les instincts et beaucoup d'autres données varient ensemble suivant une liaison fixe, si bien que l'une d'elles, transformée, entraîne dans le reste une transformation correspondante. *De même*, les historiens peuvent remarquer que les diverses aptitudes et inclinations d'un individu, d'une race, d'une époque, sont attachées les unes aux autres, de telle façon que l'altération d'une de ces données observée dans un individu voisin, dans un groupe rapproché, dans une époque précédente ou suivante, détermine en eux une altération proportionnée de tout le système. Les naturalistes ont constaté que le développement exagéré d'un organe dans un animal, comme le Kanguroo ou la chauve-souris, amenait l'appauvrissement ou la réduction des organes correspondants. *Pareillement* les historiens peuvent constater que le développement extraordinaire d'une faculté, comme l'aptitude morale dans les races germaniques, ou la faculté métaphysique et religieuse chez les Indous, amène chez les mêmes races l'affaiblissement des facultés inverses. Les naturalistes ont prouvé que parmi les caractères d'un groupe animal ou végétal, les uns sont subordonnés, variables, parfois affaiblis, quelquefois absents ; les autres, au contraire, comme la structure en couches concentriques dans une plante, ou l'organisation autour d'une chaîne de vertèbres dans un animal, sont prépondérants et déterminent tout le plan de son économie. *De la même façon*, etc... »

Les *Origines* n'ont donc pas révélé un Taine inconnu. C'est la même méthode qui fonctionne ; c'est le même jeu des trois forces : race, milieu, moment ; c'est le même entassement de *petits faits significatifs ;* c'est aussi, comme partout, l'abus des généralisations hâtives, des erreurs dans les groupements et enchaînements de faits, des exagérations dans la fixation systématique de la faculté maîtresse qui détermine les personnages. Mais cela ne diminue pas la valeur d'ensemble de l'œuvre ni surtout sa puissance suggestive. Il en est des *Origines* de Taine comme de la *Réforme* de Janssen. On a surpris, on surprendra maintes fois encore peut-être l'écrivain allemand

comme l'écrivain français en défaut sur tel ou tel détail. Il n'en reste pas moins qu'ils auront été les plus vigoureux impulseurs historiques de ce temps. Taine a posé le problème de la Révolution dans des termes tout nouveaux. Il a contribué, pour une large part, à le transporter, du domaine de la légende mystique ou des lieux communs oratoires, sur le terrain de la réalité humaine et vivante. Avant lui, il fallait adorer la Révolution en bloc. On était mauvais Français de ne pas changer de timbre de voix quand on arrivait à parler des colosses de notre grande Révolution. Taine a changé tout cela ; il a fait voler en éclats le sanctuaire de la déesse. Il a ouvert une nouvelle voie, où la foule des chercheurs s'est précipitée à sa suite. La vieille histoire de la Révolution ne se relèvera pas de ce changement subit de direction et de méthode [1].

§ 6. *La tristesse du système et peut-être de l'homme. — La mort. — Conclusion.*

Malgré tant de vues élevées, tant de découvertes heureuses, tant de loyauté et de sincérité, tant de lueurs étincelantes jetées à travers tous les recoins de la littérature et de l'histoire, une tristesse profonde se dégage de l'œuvre de Taine. C'est la résurrection de la fatalité antique, la résurrection d'Héraclite, de Thalès et de Zénon, la résurrection des grands mythes grecs, qui recommencent à exprimer l'ensemble des vues modernes sur la cosmogonie, sur l'histoire, sur les origines et les fins de l'homme : de l'homme fils de la terre, produit des éléments, jouet de la fatalité, perdu dans la nature comme une de ses minimes parties, comme un mouvement infiniment petit perdu dans ses mouvements infinis en étendue, éternels en durée, comme un mouvement déterminé par eux, déterminé comme eux, passager comme eux, ne différant d'eux que par l'accident et l'*épiphénomène* de la conscience et de la pensée. Que vaut alors une vie humaine? Hartmann n'est-il pas logique quand il propose au suffrage universel de l'avenir un universel suicide qui sera l'universelle délivrance? Taine a beau nous dire que « tout est bien et tout est beau, » que « la tristesse et le dégoût ne sont que de fausses vues de l'esprit préoccupé d'un détail et oubliant l'ensemble » (*Nouveaux essais*, p. 310) ; qu'il est ridicule d'implorer des lois mécaniques qui ne nous connaissent pas : « Veux-tu demander aux grandes puissances de la nature de se transformer pour épargner la délicatesse de tes nerfs et de ton cœur?... Tu n'as droit à rien, et personne ne te doit quelque chose, ni la société, ni la nature... Il y a des lois immuables..., qui t'enveloppent et te maîtrisent comme l'air méphitique ou sain dans lequel tu es plongé, comme les saisons qui, sans s'inquiéter de tes cris, tour à tour te gèlent ou te brûlent. Tu es parmi elles, pauvre être débile, comme un mulot parmi des éléphants... Après tout, au vingtième jour, au cinquantième ou un peu plus tard, l'effet sera pareil : le monstrueux galop rencontrera ton petit corps... Habitue-toi à subir convenablement ce qui est nécessaire. A la longue, les gros pieds des éléphants et les incommodités qui s'ensuivent te paraîtront dans la règle. Le meilleur fruit de notre science est la résignation froide... » (*Vie et opinions de Th. Graindorge*, p. 264-267).

Non, cette résignation n'est pas le fruit de votre science ! Non, cette sérénité, que vous enviez, de l'Hellène sous l'oppression des forces naturelles et de la destinée aveugle, n'est plus possible à des âmes façonnées à l'attente d'un bonheur infini ! Votre accent stoïque sonne faux aujourd'hui ! Ce n'est pas impunément que l'on a derrière soi dix-neuf siècles de christianisme. Ce n'est pas en vain qu' « une immense espérance a traversé la terre. » Votre science ne fait que des criminels ou des désespérés. Et si vous n'avez été ni l'un ni l'autre, si vous avez porté vaillamment, vertueusement, le poids et les luttes de la vie, ce n'est pas au jeu brutal de forces inconscientes et libres qu'il faut en demander l'explication, c'est à l'énergie d'une âme immatérielle et libre, de cette âme que vous niez et dont votre vie est la preuve splendide !

Est-ce à dire que Taine soit resté absolument impassible sous l'étreinte de cette doctrine de fer ? que son âme n'ait pas connu la tristesse, l'angoisse ? que derrière l' « homme philosophique, » l' « homme ordinaire » si soigneusement « mis à la porte » n'ait pas fait souvent sa réapparition douloureuse ? Les pages abondent dans son œuvre, qui nous révèlent les révoltes intermittentes du cœur contre l'esprit, d'une âme profondément humaine contre une logique mutilée. Personne mieux que lui ne comprit et n'aima Musset, Byron, et les grands désespérés du siècle. Les eût-il ainsi compris et aimés s'il n'eût plié lui-même sous le poids des mêmes tortures? « Le concert de leurs lamentations a rempli tout le siècle, et nous nous sommes tenus autour d'eux, *écoutant notre cœur qui répétait leurs cris tout bas*. Nous étions tristes comme eux et enclins comme eux à la révolte... » (*Litt. anglaise*, IV, p. 422). Faut-il rappeler la page immortelle où il pleure sur les dernières années de Musset : « Comme un homme au milieu d'une fête, qui boit dans une coupe ciselée, debout, à la première place, parmi les applaudissements et les fanfares, les yeux riants, la joie au fond du cœur, échauffé

[1] Les fanatiques de la Révolution ne sont pas près encore de pardonner à Taine : témoin certains articles publiés récemment par un M. Durandeau dans la *Revue bleue* (1er septemb., 13 octob. 1894) ; on y insinue la mauvaise foi de Taine, on lui reproche d'accepter de toutes mains les témoignages qui militent contre la Révolution, on le compare à Bussy-Rabutin, à Croquemitaine ! « Ce n'est plus du Taine, c'est du Croquemitaine. » Cette année encore, M. F. Masson, qui prend tant de plaisir à nous donner dans le dernier détail les renseignements les plus insignifiants sur la vie privée de Napoléon, M. Masson traitait Taine de *professeur de rhétorique*, et vous devinez que, dans la pensée de M. Masson, il n'existe pas de pire injure.

et vivifié par le vin généreux qui descend dans sa poitrine, et que subitement on voit pâlir ; il y avait du poison au fond de la coupe ; il tombe et il râle ; ses pieds convulsifs battent les tapis de soie, et tous les convives effarés regardent. Voilà ce que nous avons senti le jour où le plus aimé, le plus brillant d'entre nous, a tout d'un coup palpité d'une atteinte invisible et s'est abattu avec un hoquet funèbre parmi les splendeurs et les gaietés menteuses de votre banquet » (*Litt. anglaise*, v, p. 468). Faut-il rappeler l'inoubliable nocturne du *Voyage en Italie*, où, devant les chefs-d'œuvre des siècles anciens, il s'écrie douloureusement : « Que de ruines et quel cimetière que l'histoire !... » et où il compare l'humanité à la Niobé de Florence, dont les fils agonisent sous les coups du Sagittaire : « Froide et fixe, elle se redresse, sans espérance, et, les yeux fixés au ciel, elle contemple avec admiration et avec horreur le nimbe éblouissant et mortuaire, les bras tendus, les flèches inévitables et l'implacable sérénité des dieux...? »

« Quand Pascal, s'écrie M. Paul Bourget (*Essais de psycholo. contemp.*, p. 235), constatait avec un tremblement passionné de tout son être qu'une goutte d'eau suffit à nous tuer et que nous sommes à la merci de ce stupide univers qui nous emprisonne, il se relevait aussitôt, et toute notre espèce avec lui, en opposant l'ordre de l'esprit et du cœur à cet univers aveugle et impassible qui peut nous broyer, mais qui ne peut que cela. Hélas ! où donc prendre cet ordre du cœur, où cet ordre de l'esprit, si même nos sentiments et nos pensées sont des produits de cet univers, si notre *moi* nous échappe presque à nous-mêmes, sans cesse envahi par les ténèbres de l'inconscience, sans cesse à la veille de sombrer d'un naufrage irréparable dans les flux et reflux de la morne et silencieuse marée des phénomènes dont il est un flot ?... Ah ! pas même un flot, mais un des imperceptibles atomes de la poussière d'écume que le vent disperse à travers le vide infini ! Parlant des révoltes du cœur, et après avoir montré que l'imperfection humaine est dans l'ordre, comme l'irrégularité foncière des facettes dans un cristal, M. Taine demande : *Qui s'indignera contre cette géométrie ?* — Lui-même tout le premier ! Seulement, son indignation se dompte avec orgueil. Un sourd et obscur gémissement la trahit à peine. Mais ce gémissement fait comme une basse profonde à l'hymne extatique entonné en l'honneur de la science. Que c'est bien là l'homme de notre temps, chez lequel la sensibilité héréditaire (?) réclame une solution humaine de la vie humaine, une transcription mystique et surnaturelle de nos actes passagers, un monde éternel et immuable derrière ce chaos d'apparences fugitives, un Dieu paternel au cœur de la nature, tandis que l'implacable analyse lui décompose même ces douleurs, même ces révoltes, pour lui en étaler les éléments constitutifs et nécessaires ! Etat intolérable, au bout duquel se trouve ou la renonciation aux plus nobles, aux plus sublimes exigences de l'âme, ou bien l'aveu que la science ne peut pas atteindre l'arrière fonds immortellement nostalgique du cœur ! Mais cet aveu-là, c'est la porte ouverte sur le mysticisme, c'est la déclaration qu'il est des vérités intuitives que l'analyse ne saurait donner, — et notre pensée ne peut pas consentir cette abdication ! »

La pensée de Taine ne consentit pas ce que M. Paul Bourget appelle bien improprement une « abdication. » Elle se raidit jusqu'au bout. Sans doute ses derniers écrits témoignent, chez lui, d'une sympathie, d'une estime sans cesse grandissante pour le christianisme et les œuvres merveilleuses qu'il a enfantées et enfante tous les jours. Mais, là-dedans, rien qui ressemble à la naissance d'une conviction, à un retour de foi. Pourtant, parler comme il l'a fait dans ses *Origines* de cette religion, de ce moyen âge, de ces ordres religieux qu'il avait si complètement méconnus et décriés dans son ignorance d'autrefois, c'était, pour lui, revenir de bien loin. Comme l'on serait heureux de croire qu'il eut, à cela, quelque mérite aux yeux de Dieu, et que la divine miséricorde lui en tint compte au moment suprême ! Il mourut le 5 mars 1893. Une disposition de son testament a étonné : ce libre-penseur, né catholique, a voulu être enterré selon le rite protestant. C'est que, dans son aversion pour l'esprit de secte, il avait horreur d'un enterrement civil. D'autre part, un enterrement catholique eût supposé une sorte de désaveu de ses doctrines. C'est pour échapper à cette double alternative qu'il fit appel aux rites peu compromettants de l'Eglise protestante et voulut être conduit à sa dernière demeure avec la simplicité qu'il portait en toutes choses, sans discours académiques, sans pompe militaire, sans rien qui pût prêter aux disputes passionnées des hommes.

En ces quelques pages, il n'était pas possible de faire connaître Taine. Nous voudrions seulement avoir inspiré à nos lecteurs le désir d'en savoir davantage sur cet homme qui, aux yeux de la postérité, tiendra la première place dans l'histoire du mouvement intellectuel de la seconde moitié de ce siècle. Qu'on veuille bien se reporter à la belle étude de M. de Margerie : *H. Taine* (1 vol. in-8 écu de VIII-486 p., Paris, Poussielgue, 5 fr.). On trouvera là l'œuvre entière de Taine, analysée, discutée, réfutée, avec la largeur de vues, la force de conviction, la chaleur de sympathie que nous avons déjà signalées chez M. de Margerie. Ce livre, arrivé en quelques semaines à sa seconde édition, sera désormais le guide indispensable à travers l'œuvre si touffue, si ramifiée, de Taine.

M. de Margerie laisse absolument de côté la biographie de Taine. Celle-ci était difficile à écrire, vu l'extrême réserve dont Taine entoura toujours sa vie. Il y fallait la plume d'un ami, d'un familier. Cet ami, Taine l'a trouvé en M. Gabriel Monod, qui lui consacre 125 pages dans son récent volume : *Les maîtres de l'histoire, Renan,*

Taine, Michelet (in-12 de XIV-314 p., Paris, Calmann Lévy, 3 fr. 50). M. Monod ne discute ni n'apprécie l'œuvre ; il fait une étude proprement biographique. C'est, jusqu'aujourd'hui, la seule biographie que nous ayons de Taine. M. Monod écrit en ami ; mais nul ne songera à s'en plaindre. L'amitié n'avait rien à dissimuler, rien non plus à embellir dans une vie privée qui fut vraiment belle, vraiment attrayante par elle-même. — La biographie de Michelet est la plus étendue de ce petit volume (pp. 175 312), la mieux réussie, la plus amoureusement écrite : M. Monod a été élève de Michelet et garde à son ancien maître un culte dont celui-ci, par certains côtés, n'était pas indigne. — Quant à la biographie de Renan, elle est la plus courte (pp. 1-50), et c'est fort heureux. Renan n'a aucun titre pour être rangé parmi les « maîtres de l'histoire ; » d'autre part il ne saurait prétendre ni au respect que Taine inspirait à tous ni à l'indulgence que l'on ne peut s'empêcher de garder au grand enfant que fut toujours Michelet.

Enfin, nous venons de citer, au cours de cette étude, M. Paul Bourget, *Essais de psychologie contemporaine* (*Baudelaire, Renan, Flaubert, Taine, Stendhal*) (in-12 de VIII-326 p., Paris, Alphonse Lemerre, 1883, 3 fr. 50). M. Paul Bourget, qui fut, au lendemain de la guerre, un des fervents disciples de Taine, est le plus minutieux psychologue du roman contemporain. Dans le présent volume, il applique à des personnages réels la force d'analyse qu'il dépense ailleurs sur les créations de son imagination. Son ambition, dit-il lui-même dans son *Avant-Propos*, a été de rédiger quelques notes capables de servir à l'historien de la Vie morale pendant la seconde moitié du XIX^e siècle français. Personne n'a mieux que lui analysé le tempérament intellectuel de Taine, ni mieux montré comment une même sensibilité philosophique, une même doctrine, une même méthode ont conduit Taine « à heurter violemment certaines aspirations de l'âme française contemporaine, après l'avoir conduit à en flatter involontairement certaines autres. » M. Paul Bourget est un des écrivains contemporains qui méritent le mieux de retenir notre attention. Disciple autrefois de Taine, aujourd'hui on le dit sérieusement en train de revenir à la vieille foi, et ses récentes entrevues avec les grands prélats américains témoignent du travail qui s'opère en lui. Même un des membres les plus distingués du jeune clergé enseignant, M. Delfour, de Nîmes, a cru pouvoir, cette année, écrire, dans une Revue catholique, un touchant article sur le « Christianisme de M. Paul Bourget. » C'était sans doute aller un peu vite en besogne. Du moins M. Paul Bourget est-il un des cas les plus intéressants parmi cette élite intellectuelle, qui, profondément désabusée de toutes les conquêtes vaines de notre siècle, cherche à se prendre ailleurs et se retourne avec anxiété du côté de la vieille religion, seule debout parmi tant de ruines.

Car, en dehors du christianisme, il n'y a plus que des ruines dans l'âme contemporaine. La science, elle aussi, a fait banqueroute, comme tout le reste. Christianisme ou nihilisme, telle est l'alternative qui se dresse, dans un fulgurant éclat, au seuil du XX^e siècle ; et beaucoup en sont déjà éblouis. Après que nous avons vu le matérialisme scientifique s'installer tyranniquement à toutes les avenues de la pensée humaine, il resterait à faire la contre-partie, à montrer Dieu qui rappelle tendrement à lui les âmes écrasées de science et succombant sous le poids de la matière, et le christianisme qui prépare sa rentrée triomphale et rédemptrice dans un monde en train de s'abîmer. Nous renvoyons, pour le moment, nos lecteurs au beau livre que vient de publier M. l'abbé de Broglie : *La réaction contre le positivisme* (in-12 de XIV-298 p., Paris, Plon, 3 fr. 50). Ils y verront quelles sont les causes profondes et cachées de la réaction qui se déclare, quels obstacles elle rencontrera, comment elle en pourra triompher, à quelles conditions, par quelle route notre siècle remontera du positivisme au christianisme, du pôle négatif au pôle positif de la pensée. Peu de gens, dans le clergé, connaissent la philosophie contemporaine comme M. de Broglie. Puisse son beau livre inspirer confiance et courage à tant d'âmes encore incertaines, hésitantes !

Qu'on lise surtout le *Prix de la vie*, de M. Ollé-Laprune (in-12 de VIII-490 p., Paris, Belin, 4 fr.). M. Ollé-Laprune appartient à l'Université ; il est maître de conférences à l'Ecole normale supérieure ; son livre est le fruit de plusieurs années d'enseignement ; il est né au milieu de ces jeunes gens dont beaucoup sont si loin du christianisme... Rien de tout cela ne le recommande, en apparence, à nos lecteurs. Et pourtant, c'est le plus beau livre de philosophie chrétienne de ce temps [1] ; c'est peut-être, pour la génération actuelle, la meilleure *manuductio ad fidem ;* c'est le christianisme, et le christianisme intégral, « dans toute sa pureté, dans toute sa rigueur, dans toute sa vigueur, » montré comme le terme logiquement inévitable de tout l'effort intellectuel et moral de l'homme, comme la seule doctrine qui maintienne à la vie son sens, son prix, sa valeur, le sentiment du devoir, de la responsabilité, la nécessité du *salut*. Et tout cela dans une langue simple, claire, forte, vibrante de toute l'ardeur des convictions et de tout le zèle d'une âme qui veut sauver les âmes de ses frères ! Il n'est pas possible de condenser dans une logique plus serrée tout ce qui fait l'essentiel de la philosophie chrétienne, depuis les vérités les plus élémentaires et les plus accessibles jusqu'aux sublimités du

[1] Nous n'avons pas besoin de rappeler à nos lecteurs les deux précédents ouvrages du même auteur : *La philosophie et le temps présent* (in-12, 3 fr. 50), et *Les sources de la paix intellectuelle* (in-12, 2 fr.). Les remarquables études de l'abbé Klein (*Nouvelles tendances*), analysées ici l'an passé, leur auront sans doute fourni l'occasion de faire connaissance avec M. Ollé-Laprune.

mysticisme chrétien. Si pareil enseignement eut été donné à l'Ecole normale de 1848 à 1851, qui peut dire ce qui se serait passé dans une âme aussi sincère, aussi candide, aussi éprise de logique et de clarté que celle de ce pauvre Taine, et quel flot de lumière y fût peut-être descendu! Lisez ce livre, qui s'adresse à tous; méditez-le, comme il a été médité par l'auteur lui-même, devant Dieu, dans l'amour de Notre-Seigneur et de vos frères. Vous n'aurez pas souvent fait de méditations aussi pleines de lumière et de force, de doctrine et de charité. C'est le vœu que l'*Ami* forme pour tous ses amis, au seuil de l'année qui commence.

Q. — 1° Il y a dans ma paroisse un château ayant une chapelle où le public assiste à la messe le dimanche. Mais sont seuls autorisés à y assister et ainsi à remplir le précepte de l'audition de la messe les habitants du château et les *vicini*, tel est le mot du bref de Rome.

Que faut-il entendre par ce mot *voisin?* Dans le bref, nulle explication. Certaines maisons sont séparées par des champs, d'une distance d'un kilomètre, de 2 kilomètres, et les gens de ces maisons vont à la chapelle le dimanche. Satisfont-ils au précepte, sont-ils voisins?

2° Sous prétexte qu'il y a un bref de Rome autorisant la messe à la chapelle, on refuse de me rembourser une componende de 25 fr. que j'avais versée à l'évêché, componende que l'évêque déclare obligatoire pour donner l'autorisation de la messe.

Et cependant les propriétaires doivent faire viser leur autorisation à l'évêché de temps à autre. Sont-ils dans le droit en ne payant pas? Le bref de Rome suffit-il pour les exempter du paiement?

R. — Ad I. Le mot *vicini* est relatif. Quand il s'agit de personnes habitant des maisons isolées, il peut s'appliquer à des gens séparés par plusieurs kilomètres, s'il n'y a pas de groupe important plus rapproché.

Dans le cas, on peut entendre par *vicini* tous ceux qui sont plus près de la chapelle du château que de l'église paroissiale. Tel est, du moins, notre avis.

Ad II. On peut obtenir l'autorisation de dire la messe dans une chapelle privée de diverses manières.

1° En s'adressant directement au Saint-Siège, sans passer par l'autorité diocésaine; mais, dans ce cas, l'évêque devra intervenir pour examiner si la chapelle où l'on veut dire la messe est construite d'après les règles canoniques. Dans ce cas, il y a une componende à payer pour les frais de l'autorisation de Rome, et une autre componende pour les frais de la visite de l'évêque ou de son remplaçant.

2° La plupart des évêques reçoivent des indults les autorisant à permettre l'ouverture de chapelles privées ou domestiques dans les mêmes conditions que le Saint-Siège. Or, pour ces indults, il y a une componende assez élevée qui est avancée par l'évêché et qui doit nécessairement lui rentrer avec les intérêts accumulés, en se répartissant sur tous les concessionnaires.

Q. — Est-il vrai que Rome vient de rendre un décret approuvant enfin l'usage de la bicyclette pour le clergé?

R. — Nous ne connaissons qu'une décision récente de la S. C. des Evêques et Réguliers à ce sujet. Elle est loin de satisfaire l'*enfin* de notre correspondant.

Voici à quelle occasion fut publiée cette décision. Le cardinal Sarto avait hautement réprouvé l'usage du vélocipède dans le diocèse de Mantoue. L'évêque de Szathmar en Hongrie l'avait pareillement prohibé. Interrogée, la S. C. leur a donné une approbation pleine et entière dans la lettre suivante :

« Hæc S. C. Episc. et Reg. maturo examini subjecit quæ Amplitudo tua retulit circa sacerdotes utentes rota dicta *vélocipède*. Itaque S. eadem Congregatio zelum et prudentiam Amplitudinis tuæ collaudat atque commendat; nam prohibitio hujusmodi non solum liberat a corporis periculis sacerdotes ipsos, sed scandala avertit a fidelibus et irrisionem ipsorum sacerdotum. Romæ 28 septembris 1894. Card. Verga, Præfectus? »

Pourtant il ne faudrait pas voir dans cette lettre une prohibition générale de l'emploi du vélocipède par les prêtres, en n'importe quel cas.

Q. — 1° J'arrive comme curé dans une paroisse où, d'après les registres, je trouve la confrérie du Rosaire canoniquement érigée en l'année 1828.

Depuis si longtemps cette confrérie reste-t-elle toujours canoniquement érigée, et comme nouveau curé suis-je directeur de droit de ladite confrérie sans demander aucun nouveau pouvoir, alors que je l'avais dans la paroisse que j'ai quittée?

2° Je me demande quel autel de l'église est celui de la confrérie, vu que, à aucun autel, je ne vois une statue du Rosaire ni aucun tableau. Que dois-je faire pour ériger un autel, et un autel du Rosaire? Quelle statue faudrait-il y mettre? Est-ce que une statue de la Vierge Mère aux mains de laquelle je suspendrais un chapelet ne suffirait pas?

Ou bien faut-il un tableau à cet autel?

En outre par le fait que je mettrai à cet autel une statue du Rosaire ou un tableau, puis-je annoncer à ma paroisse, sans autre formalité, que, dorénavant, ce sera l'autel de la confrérie du Rosaire?

R. — Ad I. Dans les paroisses où il n'y a que le curé, en fait de prêtre, celui-ci est *de droit* directeur de la confrérie, puisqu'il lui faut un directeur.

S'il y a plusieurs prêtres, les statuts de la confrérie ont dû déterminer quel en serait le directeur. S'ils ne l'ont pas fait, il faut en référer à l'évêque et y ajouter un article.

Ad II. L'autel de la Confrérie doit être indiqué par les statuts; s'il ne l'a pas été, il faut le déterminer de concert avec l'autorité épiscopale. Une détermination faite par le curé seul n'aurait aucune valeur.

Les supérieurs des dominicains *désirent beaucoup, mais ne l'exigent pas sous peine de nullité*, qu'il y ait un tableau du rosaire sur l'autel de la confrérie.